

Richard Bohringer

« Un réceptacle aux maux »

On connaît l'acteur, moins l'auteur, et pourtant ! Poète, écorché vif, son écriture est vive, simple, brève, parfois parlée. Il nous amène exactement là où il le souhaite. Ne laissez pas passer une goutte de son dernier roman, *Les nouveaux contes de la cité perdue*.

PROPOS RECUEILLIS PAR LAURE REBOIS

— *Ce livre est né d'une période d'hospitalisation. Dans l'urgence d'écrire à nouveau, vous l'avez commencé sur place ou à sa sortie ?*

J'ai commencé les quinze premières pages à l'hôpital. Il y a toujours une urgence d'écrire. C'était évident, car j'étais enfermé ; la vie dehors continuait et je m'en sentais terriblement détachée.

— *L'hospitalisation, les traitements médicaux vous ont-ils ouvert un autre imaginaire ? C'est la fièvre qui vous a fait rencontrer un mystérieux Grand singe...*

La fièvre est un fait ponctuel et est devenue un personnage. Le grand singe était déjà là dans *L'ultime conviction du désir*, où il surveillait l'homme mais sans apparaître ; il n'est pas le fruit de mon imaginaire, c'est un compagnon auquel je tiens beaucoup, il a été présent à travers mes livres plusieurs fois. Dans *Traine pas trop sous la pluie*, c'est le protagoniste qui en fait son compagnon. C'est un livre animiste ; je suis pour le règne animal et dans cet état de solitude, peut-être que ce grand singe a remplacé tous ceux qui auraient dû me donner un petit coup de main et qui ne l'ont pas fait. C'est

comme ça. Mais son existence m'aide toujours beaucoup.

— *Il est aussi au côté de Paulo dans votre dernier roman.*

Oui, bien sûr. Grand singe, c'est une histoire qui ne s'est pas terminée. Est-ce que Paulo ne s'est pas transformé ? Est-ce que c'est le personnage de *Traine pas trop sous la pluie* ? Je ne sais pas.

— *Votre mentor était Antoine Blondin. Est-ce le titre *Un singe en hiver* qui vous a inspiré cet animal ?*

Non... Je n'y avais pas pensé. Si je songe à lui, c'est parce que c'est certainement un des écrivains, poètes, que j'ai rencontré de plus généreux. Antoine tenait à ce que j'écrive un poème par semaine, sans ça nous n'allions pas boire un verre ensemble. J'étais un homme de 20 ans fou d'écriture et parce qu'il était comme je l'ai dit, très généreux, comme certains autres, au lieu de me mépriser, il m'encourageait. Ils étaient heureux que des jeunes gens qui leur plaisaient aient la même passion qu'eux pour l'écriture.

— *On découvre des souvenirs de votre enfance, de voyages, d'amis partis avant*

vous... Votre mémoire s'est-elle accélérée parce que vous pensiez mourir ?

Non. Ma mémoire, c'est la seule chose d'important. C'est mon talent. Je photographie mentalement tout, de même que les sentiments qui s'expriment. Je me rappelle toujours d'un homme croisé dans la rue et de la tristesse qui se dégage de ses yeux, par exemple, ou de toute autre chose. Je retiens le visible et l'invisible. Je travaille beaucoup à l'instinct plutôt qu'au raisonnement. Lorsque j'écris, tout part de quelques phrases, et là je pars aussi... Pour *Les nouveaux contes de la cité perdue*, j'avais besoin de nouveaux territoires, d'essayer d'écrire à la troisième personne un récit un peu utopiste, un peu baroque avec des douleurs d'hommes et de femmes. Beaucoup d'internautes aiment ce livre et un m'a demandé un jour : « Pourquoi ne pas développer plus les personnages ? » Car lorsqu'on ne développe pas, c'est pour laisser le champ au lecteur de continuer à construire selon son désir la nature des personnages décrits. Je ne vais pas écrire : « Il rentre et ferme la porte. » J'ai rencontré énormément de sensibilité et d'émotions chez des gens très simples pour penser qu'ils ne sont pas capables eux-mêmes de fermer la porte ! Que ce soient les hommes torsés nus, les Polonais ou certains autres personnages, on n'a pas besoin d'en savoir plus. Ils existent dans leur ponctualité et dans les raisons pour lesquelles ils sont dans cette histoire. Pourquoi aller plus loin ? Tous les personnages comptent et vont plus loin qu'eux-mêmes. Que ce soit Paulo, Thierry dit John ou Solange dite Betty. Et je voulais énoncer ce qui me trouble beaucoup : la double personnalité.



© Astrid Bohringer/Flammarion

— *Justement, on ne peut que remarquer la dualité de vos derniers personnages. John, c'est vous !*

Oui, c'est moi, de même que Paulo. Je l'ai fait un par provoc. John est un acteur qui a foutu en l'air sa carrière, l'écriture est son moteur de même que l'inspiration est sa douleur. Paulo, lui, préférerait connaître le livre qu'il devrait écrire, le connaître par cœur alors qu'il n'en a pas une page. Je me sers de tout mon vécu. Et cette dualité part du fait d'avoir rencontré des êtres qui avaient deux faces très puissantes.

— *John, qui écrit la nuit, dit : « Il lui fallait beaucoup de mots, beaucoup de maîtrise pour se transformer en sculpteur de phrases. » C'est ça, être écrivain ?*

Oui, car je n'éloigne pas ce monde de la peinture et de la sculpture, ni de la mu-

« Je photographie mentalement tout, de même que les sentiments qui s'expriment. »

sique. Vous construisez une phrase, vous la laissez reposer, et le lendemain vous retirez un mot. C'est pareil lorsqu'on sculpte, par exemple, c'est la même façon de travailler.

Pour cela aussi j'adore la correction et être obligé de couper des parties que j'aime beaucoup. C'est là où on touche l'écriture, lorsqu'on est capable de faire ça, juste parce que ces phrases ou ces mots ne vont pas là... ou parfois pas dans ce livre-ci. Il faut la force et la volonté de suivre son récit. La page devient une

sculpture qu'on élague, qu'on arrondit... Je ne vois pas beaucoup de différence.

— *Mettez-vous plus de temps à écrire ou à corriger ?*

Avant de les publier, je devrais dire mes textes sur scène. Car je modifie sur scène... Mais la correction est longue car l'hésitation est mortelle. Être entre des incertitudes, ça peut mettre à bout. Mais il est des fois où on est récompensé, car on sait que sur une série des phrases, on s'arrête et on n'y touchera plus jamais. Là, oui, il y a une certitude sur le fond et la forme. C'est quand même assez rare.

— *Vous êtes-vous battu contre la mort pour écrire ? Dans *Traine pas trop sous la pluie*, vous dites : « Je veux écrire. Écrire chaque seconde. Sauver ma vie. »* Oui, mais je ne veux pas en faire un mé-

► Richard Bohringer

dicament. L'écriture a une folie, une liberté et une existence que je veux garder verticale, malicieuse et visionnaire. Pendant la phase d'écriture, le bonheur de retrouver les personnages est excitant. Le moment quotidien où on se réinstalle dans le bureau et qu'on va remettre du charbon pour relancer la machine. Mais la panne d'inspiration et les doutes existent. C'est un problème, mais ce n'est pas un souci. Laissons les choses à leur place lorsqu'on sait qu'il y a des gens qui ne gagnent pas 1 000 euros par mois et n'aiment pas leur emploi.

— ***Pensez-vous vraiment qu'il faille « vivre en dehors des marges pour avoir la chance d'écrire » ?***

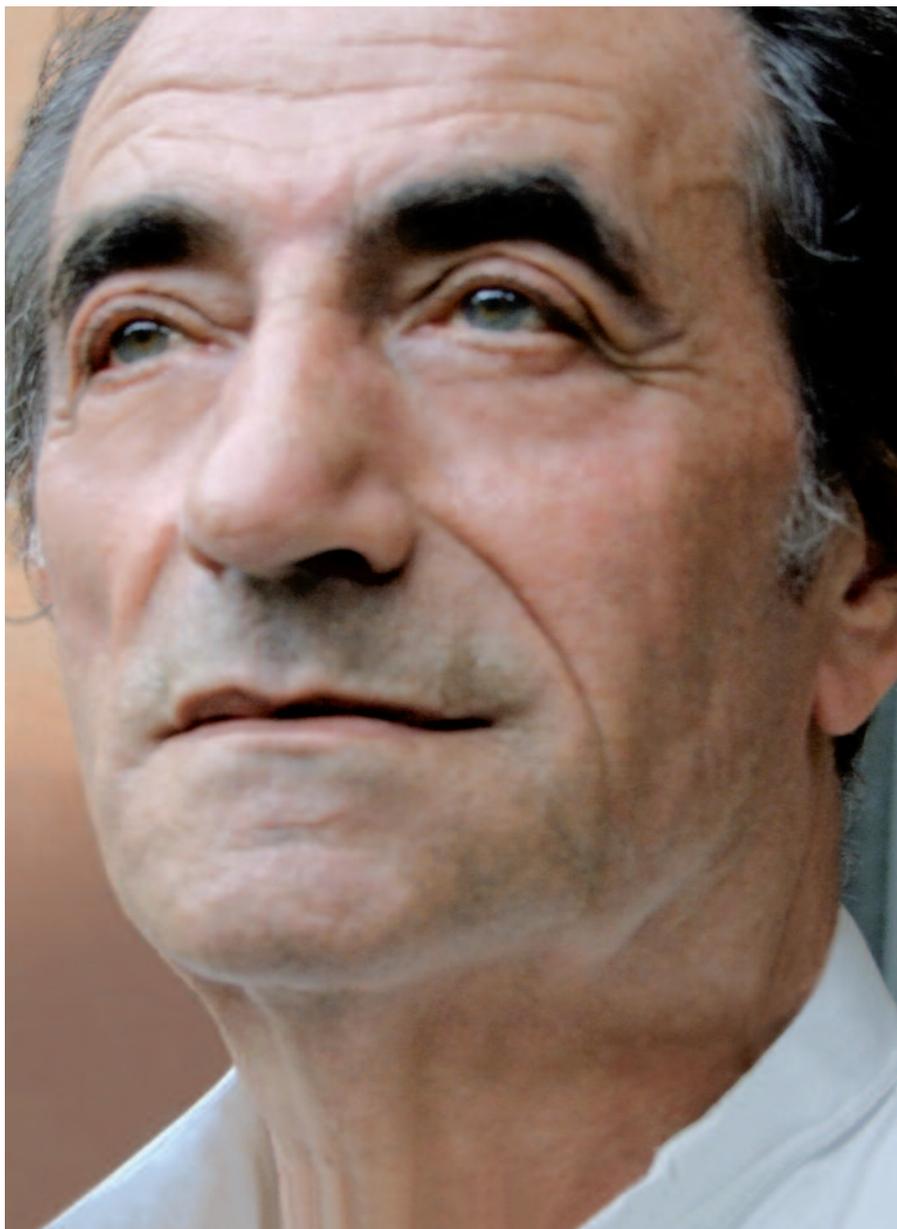
Ça, c'est la grande question. Est-ce qu'on vit pour écrire ? Est-ce que ce que l'on croise dans son destin, on ne l'a pas provoqué pour l'écrire après ? Créer cette intention romanesque, pour la rejeter sur le papier. C'est MA question. Dans l'écriture, il y a aussi un refus d'un bonheur imbécile.

— ***Comme Céline, vous apostrophiez vos lecteurs. Vous en êtes-vous inspiré ?***

Pas du tout. Lorsque j'écris, je suis neutre et neuf de tout. Comme quand je fais l'acteur, je ne pense pas aux autres acteurs.

— ***Vos maîtres d'écriture sont Maupassant, Conrad, Melville, Malcolm Lowry, Cendrars, Cossery, Michaux, Antoine Blondin, Rimbaud, Blondin et London... Et si vous ne deviez en choisir qu'un ?***

Jack London. Il est un gigantesque témoin d'une vie d'homme, des espérances et désespérances. *L'appel de la forêt* est un petit livre admirable, animiste totalement, sur le règne animal. Ensuite *Les vagabonds du rail*, *Le cabaret de la dernière chance*, *Martin Eden* sublime et initiatique que tous les jeunes gens devraient lire. Il s'est suicidé à 42 ans. Il était aventurier courageux avec son époque, un des premiers écrivains socialistes, j'entends par là attentif au grand nombre. Dans *Les Vagabonds du rail*, c'est tout de même l'histoire



© Astrid Bohringer/Flammarion

« L'écriture a une folie, une liberté et une existence que je veux garder verticale, malicieuse et visionnaire. »

d'hommes qui traversent l'Amérique sur les tampons des wagons pour aller chercher du travail ailleurs et qui, dans chaque train et car, se font casser les mains et les pieds à coup de batte de baseball par les contrôleurs ! Il a aussi très bien parlé de l'esclavagisme.

— ***Vous a-t-il donné l'envie d'écrire ?***

En tout cas, aucun de mes maîtres ne m'a empêché d'écrire en me disant que je n'y

arriverai jamais. J'ai dû me dire ça très jeune, mais c'est le contraire qui se passe. Plus j'aime un auteur, plus il me pousse à écrire.

— **Dans Les nouveaux contes de la cité perdue, Paulo lui aime « un auteur bizarre qui s'appelle Houellebecq ».**

Je l'aime beaucoup. Il y a des moments dans ses livres qui sont formidables. *La possibilité d'une île*, le titre de cet ouvrage est magique. Et je suis attiré par sa forme de provocation. La façon dont il a géré la mode qui l'entoure, car il y a une mode dans laquelle des gens comme lui ne rentrent pas. Il restera longtemps dans la littérature française. Il m'a touché. Des passages sur l'humain sont très forts. Sans y aller avec le dos de la cuillère ! Il parle du sexe d'une façon destructrice et j'aime cette façon de parler des choses avec cette violence, car tout ça est violent. C'est cru, que tu sois femme ou homme. Lui le définit et, en même temps, il pense aux viscères, etc. C'est à la limite du mal-être en le lisant, mais il a raison.

— **De quel auteur ne manquez-vous pas le livre ?**

Je rate toujours la sortie des livres, je ne suis jamais à l'heure. C'est l'envie, un clin d'œil vers la vitrine. Mais encore une fois, même si je les respecte, je n'accroche pas avec la description du monde de certains auteurs à la mode. C'est trop soft, trop gentil, trop complaisant. La colère est remplacée par la malice. C'est peut-être bien, mais ça ne m'attire pas. Harrison et les autres auteurs anglosaxons, eux, m'attirent. Il ne faut pas se prendre pour un écrivain mais se représenter en tant que tel. C'est la transcendance qui fait la volonté de travail. Solange, pour moi, dans mon dernier roman, est une arme à créer.

— **Écrivez-vous en ce moment ?**

J'ai un très gros livre en cours, sur la vie. Comment et pourquoi a-t-on besoin de créer ? Les instants de création les plus forts, l'attitude sur la scène, les films que j'ai aimés jusqu'au metteur en scène, etc.

Mais il ne sera pas prêt avant la rentrée 2012. *Traine pas trop sous la pluie* sort en version poche et *C'est beau une ville la nuit* devrait ressortir chez Flammarion. Ce roman a connu deux générations, alors pourquoi ne pas le présenter à la nouvelle ?

— **À quel poète êtes-vous attaché ?**

Rimbaud, parce lorsque j'ai commencé à écrire, comme beaucoup, je voulais sortir le plus beau poème du monde. Là, j'ai lu Rimbaud et j'ai alors compris que le travail était fait. « N'attends pas le génie tu as juste du talent. » Voilà ce que je me suis dit ensuite. Rimbaud, c'est aussi l'homme qui avait fini d'écrire à 20 ans. Après, je me retrouve à travers lui par l'africanisation de mon âme, la quête d'aventures humaines dans le Sahel, les brûlures de l'Afrique, etc. J'ai bien sûr aussi trouvé de la poésie chez Léo Ferré, Prévert... entre autres. Sinon, Henri Michaux, Blondin, Cossry qui a également été un ami.

— **Vous êtes-vous déjà demandé si vos écrits seraient publiés si vous n'étiez pas connu ?**

Pour *C'est beau une ville la nuit*, je n'étais pas aussi connu et mon éditeur a adoré. Mais oui, peut-être que ça m'a aidé et continue... Peut-être que ça aurait et serait moins facile. Ce qui doit déranger, c'est que la totalité de mes livres marchent ! Ils sont tous à 50 000 exemplaires, sortent en poche et d'autres collections. *L'ultime conviction du désir* est à 80 000 et 26 000 en poche. Mais je peux confirmer que c'est moi qui écris mes livres. L'écriture parle et répond pour moi à ceux qui ont pensé le contraire. Le plus important est que j'aime mes lecteurs, et ils me le rendent bien.

— **Traine pas trop sous la pluie a fait l'objet d'un spectacle durant lequel vous avez fait voyager le public à travers des extraits de vos livres, de votre vie. Vous aviez fait la même chose pour votre premier ouvrage, C'est beau une ville la nuit. Décliner jusqu'à la scène, est-ce une**

quête de reconnaissance ou de partage ?

Je fais environ cent dates par an. Les salles sont pleines et les gens se lèvent. Ce partage leur plaît. C'est du partage.

— **L'Afrique est votre terre d'accueil. Quels auteurs africains lisez-vous ?**

Je suis dans la tradition orale. Je suis à un étage à hauteur de rue, et dans la rue on parle, on raconte, on vit, mais on n'écrit pas. Les femmes africaines ou d'origine comme Marie NDiaye écrivent très bien sinon.

Le Clézio, qui a passé son enfance en Afrique, l'a très bien décrite. Il m'inspire.

— **Deux Césars, un Sept d'or... attendez-vous un prix littéraire ?**

Je n'en aurai jamais. Mais je suis fier d'être dans l'indifférence du Paris qui juge les livres... J'ai eu l'occasion de faire une émission avec Pivot et un grand professeur. Le journaliste a demandé à Pivot la raison pour laquelle il m'avait invité. (Sachant qu'il m'avait invité par deux fois dans ses propres émissions.) Il a répondu que j'étais un écrivain jouissif, inventeur de langue et un très bon auteur. Mais ce n'est pas un problème. Je ne suis pas légitimé en tant qu'écrivain, car pour beaucoup je suis un acteur qui écrit ; alors que c'est le contraire !

Mais lorsque je parle avec Quéffelec, Giesbert, Picouly, je sens une estime et je m'en contente, car c'est déjà super ! ■



LES NOUVEAUX CONTES DE LA CITÉ PERDUE, Richard Bohringer, Éditions Flammarion, 174 p., 15 €